

# Le clerc et le monde

par André

Hilaire

Pariser Zeitung  
7. Oct. 43

C'EST fut un fameux livre que M. Julien Benda, juif de naissance, ergoteur de tempérament et philosophe de vocation, leva dans le champ littéraire lorsqu'il parut, il y a quelque quinze ans, *La Trahison des Clercs*.

Les échos de la querelle que le digne héritier des traditions talmudiques suscita ne sont pas encore étouffés, mais nos clercs contemporains se gardent bien de remuer une cendre dont peuvent jaillir encore de dardantes étincelles.

Nous ne suivrons pas les arabesques mentales de M. Julien Benda dans un procès dont les meilleurs ont fait justice. On sait quel sens précis le père de *Néphégor* donnait à « trahison », sens particulièrement adapté à la gloire de la pensée démocratique — du plus mauvais aloi — et de la pensée juive. Cette dernière court à travers tout le livre comme un filigrane discret mais que le moindre examen fait apparaître, et l'on peut s'étonner que les adversaires de M. Benda n'aient pas insisté davantage sur l'argument racial qui expliquait sa position mieux que toutes les rationalisations et les chicaneries dialectiques derrière lesquelles se dissimulaient l'ennemi de la chose nationale et du socialisme antimarxiste, et ce, sous le couvert d'une logique dont la sécheresse masquait mal la passion partisane.

Il s'agit mal d'accuser Barrès et Schlegel quand on absout Anatole France. Mais France avait pris une position qui justifiait toutes les indulgences. France avait renié un scepticisme commode pour rompre des liens dans le camp dreyfusard ; cette politique, car il s'agissait bien de politique, permettait le pardon d'Israël, et M. Benda s'en autorisa.

Il n'était, à vrai dire, de trahison que dans l'opposition aux canons que Julien Benda défendait : libéralisme inspiré des mélicheurs, nous voulons dire des pères, leçons hébraïques, amnationalisme tiré du plus authentique cru marxiste, idéaux fameux d'une morale faussement égalitaire, pathos qui se déclarait antimarxiste mais qui fixait le regard clair de Minerve pour l'ombre où se complaisent les chipoteurs d'idéal et les regrattiers de logique.

TOUT ce qui était opposé à cela ne pouvait escompter de salut sans une église où régnait la pensée juive. M. André Gide, dont on connaît par ailleurs les concessions et les retours, a pu écrire dans son *Journal* : « Il y a en France une littérature juive qui n'est pas la littérature française ». Et plus loin : « Les Juifs parlent plus facilement que nous parce qu'ils ont moins de scrupules. Ils parlent plus haut que nous parce qu'ils n'ont pas les raisons que nous avons de parler à demi-voix, de respecter certaines choses ». Ces pertinentes observations n'ont malheureusement pas été dites au temps où la querelle des clercs battait son plein. Peu d'écrivains eurent le courage de prendre devant M. Julien Benda l'attitude qui s'imposait.

M. Benda avait de bonnes raisons pour élever une voix indiscrète. La pudeur n'est pas qualité juive, et l'on se souvient de l'indécence avec laquelle il attaqua tout ce qui apportait dans un monde littéraire complaisant un élément de santé et de jeune force. Nous voulons parler de ces clercs qui enseignaient « trahir » en faveur d'une pensée débarrassée des misères judaïques et purifiée des reflux d'un libéralisme trompeur.

Les charges d'une violence particulièrement spacieuse du sec et atrabilaire fil des commentaires talmudiques étaient surtout dirigées contre l'Allemagne qu'il accusait d'avoir créé le clerc nationaliste, ce péché, ce galeux contre lequel il fallait élever un héros vengeur. Le

clerc se porte encore bien dans une Europe où les nationalités ne prennent conscience de leurs particularités, de leur richesse et de leur variété qu'en vue d'une harmonie d'où jailliront les plus beaux espoirs et la sécurité. Mais que ce mouvement soit dirigé en dehors des courants juifs ou de ceux qui s'en inspirent ne change guère les fibres hébraïques. Le sous-clerc Lecache nous le fait bien voir au micro d'Alger et le séjour du faux clerc Maurin à New-York n'a d'autres exigences que celles de la sécurité personnelle.

BARRES — encore un clerc qui trahit — déclarait : « Ce qui est moral, c'est de ne pas se vouloir libre de sa race ». Cela ne vaut pour les Juifs, mais il leur est impie et insupportable que le non-Juif s'y puisse conformer. On accuse alors l'intellectuel de sortir de sa tour d'ivoire, on lui reproche de vouloir humer les parfums de la gloire populaire au détriment de l'art et de la pensée. On met à la mode le noble et vieux mot « clerc » pour mieux insister sur la sujétion idéale qui pèse sur le penseur et l'artiste et qui doit l'empêcher de descendre dans l'arène publique. On veut le refouler vers ces régions nébuleuses dont il n'aurait jamais dû descendre, car il lui sied mal de s'intéresser à ces jeux de l'ambition et du pouvoir humains, ce sont pièges où le penseur empêtre ses ailes, et l'on exploite habilement l'image baudelairienne de l'albatros égaré sur le pont du navire.

Ce navire, les Juifs et leurs partisans entendent bien le gouverner à leur guise et en écarter les importuns qui voudraient s'aviser de donner le coup de berge qui écarte de l'atlantide où le conduisent les mauvais nochers. Que notre âge soit exactement l'âge du politique, mais que cette politique soit celle des conignes perverses du Juif ! Voilà un impératif contre lequel le clerc ne doit pas s'insurger. Les arguments ne manquent point. Outre les considérations doctrinales et les arguments propres politiques, on argua de l'inexpérience de l'intellectuel en matière de choses publiques et de son incapacité à soigner du domaine des songes.

On voulait surtout étouffer chez l'intellectuel le zèle politique qui se traduit par des positions déjà compromises dans un monde en quête de reconnaissance. Il fallait tenir à tout prix que le clerc prenne parti, car prendre parti, pour un clerc honnête, c'était se dresser contre ce qui descendait, la négation même des valeurs éternelles éternelles par le matérialisme marxiste, le libéralisme anglo-saxon et le capitalisme juif, à la fois auxiliaire et inspirateur des deux premiers.

Il faut au contraire que le penseur, l'artiste, en un mot, le « clerc » descende dans l'arène, peut-être pas proprement politique, mais sociale. Que l'intellectuel fasse directement acte politique, nous n'en demandons pas tant, mais la collectivité est en droit d'exiger de lui qu'il pense politiquement et sache s'en subordonner, au moins adapter sa pensée aux exigences d'une époque où les convenances personnelles doivent céder le pas.

« L'homme, affirmait Nietzsche, est quelque chose qui doit être dépassé. » Se restreindre et se limiter, si paradoxal qu'une telle proposition puisse paraître, tend à ce dépassement de l'humain, et ce n'est qu'en acceptant ces disciplines que le penseur se dégage de l'immédiat et pourra de cette acceptation entière des normes d'une société qui le soutient et l'encourage tirer le meilleur de lui-même.

« Vous ne vous occupez pas de politique, monsieur, disait Royer-Collard à un écrivain, je vous plains, car un jour la politique s'occupera de vous. »